

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une éducation américaine

David Homel, *Il pleut des rats*, traduit de l'américain par Christine Le Boeuf, Paris, Actes Sud / Montréal, Leméac, 1992, 330 p.

Francine Bordeleau

Number 68, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38782ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bordeleau, F. (1992). Review of [Une éducation américaine / David Homel, *Il pleut des rats*, traduit de l'américain par Christine Le Boeuf, Paris, Actes Sud / Montréal, Leméac, 1992, 330 p.] *Lettres québécoises*, (68), 11–11.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Une éducation américaine

Pour son deuxième roman, David Homel parle de l'adolescence, de la famille et du base-ball.

Le résultat : un récit en tous points exceptionnel.

ROMAN
Francine Bordeleau

AMÉRICAIN DE SOUCHE, David Homel vit à Montréal depuis les années 1970. Il n'est pas inutile de rappeler qu'il est d'abord traducteur : que Homel se soit ainsi consacré aux œuvres des autres explique en partie sa venue relativement tardive à la fiction. Mais aussi, comme il l'a dit lui-même, la traduction, qui oblige à cerner de près les mécanismes de l'écriture, lui aura en quelque sorte servi d'apprentissage.

Le moins que l'on puisse dire est que les «leçons» n'auront pas été vaines. Après *Orages électriques*, un premier roman originellement paru en 1988 (Actes Sud, 1991 pour la traduction française) qui faisait la radioscopie des années 1960, Homel se penche avec brio sur le monde de l'adolescence. Timmy, c'est le prénom du héros et narrateur de *Il pleut des rats*, a un père joueur de base-ball, nordiste et issu de parents québécois de surcroît, ainsi qu'une mère tout ce qu'il y a de plus sudiste. En même temps qu'il commence à appréhender le monde, Timmy est tiraillé entre ses deux parents, mais se range rapidement du côté du père. On ne sait trop comment fait Homel, mais il parvient à traiter ses thèmes — ce moment difficile que constitue l'adolescence, la connivence père/fils, la «névrose» familiale... — avec un égal bonheur et nous donne un récit passionnant de bout en bout.

Du base-ball comme métaphore

Cela tient d'abord aux personnages. Homel a en effet ce don — qui est le signe distinctif permettant de reconnaître le véritable écrivain — de mettre en scène des protagonistes superbement romanesques. Cela commence donc par le père et la mère de Timmy qui représentent chacun, sans que Homel ne cède au plat didactisme, les grands antagonismes qui ont marqué l'histoire des États-Unis. En plus d'avoir été élevé dans le Nord, Zeke Justice (de son vrai nom Elzéar Lajustice), le père, est ivrogne, catholique et fréquente sans honte les Noirs. La mère, Évangéline Marster, est alcoolique elle aussi, mais «raffinée», protestante et héritière d'une vieille famille sudiste.

Star locale du base-ball (peut-être faut-il avoir vécu aux États-Unis pour parler de ce sport comme le fait Homel), Zeke aura une promotion dans les ligues majeures. Las ! il ratera sa percée sur la scène nationale, comme il ratera son retour sur son Isle of Hope, près

de Savannah, en Géorgie. Le base-ball, c'est par là que se rencontrent magnifiquement le père et le fils. Ces deux-là se parlent, et jamais pour ne rien dire : «Peut-être que tu ne comprendras ça que plus tard, ou peut-être jamais si tu as de la chance, mais il vaut toujours mieux être le type qui prend la beigne que celui qui l'envoie», dit par exemple Zeke à Timmy, et c'est de cette mouture tout du long.

En même temps, Timmy fait ses apprentissages, découvre le monde à travers les yeux hallucinés de son père, observe et élabore sa philosophie personnelle, se plaît à devenir «un pécheur impénitent», c'est-à-dire «un pécheur convaincu de la supériorité de son péché» et se familiarise avec les bruissements du monde, quand la raison fait place à la pensée magique.

Des palmiers à rats

Le titre original de ce magnifique roman est *Rats Palm*, ou «palmier à rats». La légende, explique Homel en liminaire, veut que les palmiers ornant les rues de Los Angeles abritent des milliers de rats. «De temps à autre, une ou deux de ces bestioles tombent du cœur touffu d'un arbre dans une voiture décapotable, semant le désordre dans l'esprit du conducteur.» On appelle aussi «rat palms» «les palmiers nains rabougris qui poussent le long de la côte atlantique de la Géorgie et de la Caroline du Sud».

Son père parvenu aux confins de la folie, Timmy sera le témoin de la légende. Mais ce sera après une traversée hallucinante des États-Unis avec sa mère. Timmy comprend alors qu'il doit retrouver Zeke, Zeke malade, on le verra, non seulement d'avoir raté son retour sur la scène du base-ball, mais de n'avoir pas su se réconcilier avec son état d'immigrant.

Touffu, polysémique et, ce qui ne gâche rien, brillamment traduit par Christine Le Bœuf, *Il pleut des rats* est un grand roman, malgré sa fin tarabiscotée, pour tout dire un peu abrupte. Mais c'est bien le seul reproche qu'on puisse adresser à David Homel.

